

« Tous ensemble, frères et sœurs unis par un même baptême »
Réflexion sur la démarche synodale

Mardi saint, 12 avril 2022, Gap, Centre diocésain Pape-François
fr. Luc Devillers OP (Boscodon)

Il y a exactement soixante ans aujourd'hui, le 12 avril 1962, le pape Jean XXIII convoquait un consistoire semi-public – c'est-à-dire accueillant d'autres évêques que les cardinaux –, pour se prononcer sur l'éventuelle canonisation du bienheureux Martin de Porrès, frère convers dominicain du Pérou ; cette canonisation eut lieu peu après, le 6 mai. En tant que frère prêcheur, membre d'un ordre souvent présenté comme un rassemblement d'intellectuels, je suis heureux de placer ma réflexion sous les auspices du très humble frère Martin, ce saint du Nouveau Monde qu'on a appelé « Martin de la charité ». Né en 1579 hors mariage, d'un chevalier espagnol et d'une ancienne esclave, ce frère mulâtre fut le portier et l'infirmier du couvent de Lima pendant toute sa vie religieuse. Il accueillait tous ceux qui se présentaient à la porte, en particulier les pauvres, les affamés, les malades, et même les animaux, accomplissant des miracles, notamment des guérisons. Cette belle figure évangélique nous remet en face de notre responsabilité commune de chrétiens face aux défis qui se posent à notre humanité, à notre planète et à l'ensemble de la création.

En octobre prochain, nous célébrerons aussi le 60^e anniversaire de l'ouverture du deuxième Concile du Vatican. En le convoquant à la surprise générale, Jean XXIII avait souhaité que l'Église vive une nouvelle Pentecôte. Et, il y a un peu plus de vingt ans, le jeudi 21 mai 2001, le cardinal Lustiger déclarait, lors d'un consistoire de cardinaux convoqué par Jean Paul II : « Avec la célébration du grand Jubilé de l'an 2000, nous sommes entrés dans le troisième millénaire de l'ère chrétienne [... cet âge nouveau] appelle de notre part une nouvelle évangélisation. À cet égard, on pourrait dire que l'annonce de l'Évangile en est encore à son commencement [...] Nous ne sommes peut-être qu'au début de l'ère chrétienne... »

Ces mots pourraient sembler excessifs, comme s'ils ignoraient tous les beaux fruits produits depuis la première Pentecôte à Jérusalem. Mais, avec un peu de recul, nous en pressentons le caractère prophétique. En effet, c'est la première fois que l'humanité est véritablement une, et que nous, chrétiens, nous affrontons ensemble les crises en tout genre qui secouent l'Église, la société et notre planète. Car nous entrons dans cette nouvelle étape le cœur blessé par les révélations concernant les abus en tout genre ; nous sommes aussi effrayés par tous les drames humains qui secouent tant de pays, comme la guerre en Ukraine ; enfin, nous ne pouvons pas rester sourds et aveugles lorsque tant de nos contemporains, surtout des jeunes, s'inquiètent pour la santé et l'avenir de la planète. Pour toutes ces raisons, et d'autres encore, la situation présente pourrait nous convier au désespoir. Or, nous sommes invités à espérer.

ESPERER, qu'est-ce que cela veut dire ? Pour traduire le latin *spes*, la langue française a deux mots différents : espoir et espérance. On peut les prendre pour de simples synonymes, et les faire alterner pour alléger son style. Mais on peut aussi les distinguer, et cela me paraît plus profitable. Le terme *espoir*, plus court et plus courant, s'emploie dans toute sorte de contextes. Plus long, le vocable *espérance* rime avec *persévérance* et *endurance* – et même, pour nous habitants des Hautes-Alpes, avec *Durance* ! Cette ressemblance phonique lui confère une sorte

de vocation à durer. L'espérance, c'est le cadeau de Dieu qui nous permet de tenir, de durer sous son regard, quoi qu'il en coûte. Lorsqu'une personne de notre entourage est atteinte par un très grave problème de santé, les médecins peuvent en arriver à dire : il n'y a plus d'espoir. Nous comprenons alors que le sort de la personne est scellé. Mais s'il n'y a plus d'espoir, alors, place à l'espérance ! Cette espérance théologale, qui nous pousse à nous confier à Dieu, à ne voir qu'en lui notre salut. Saint Paul fut le premier à parler de ce qu'on appelle les vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité. Il précise que la plus grande des trois est la charité – car l'amour désigne l'être même de Dieu, comme le précisera plus tard saint Jean (cf. 1 Jn 4,8.16) –, tandis que foi et espérance sont des armes pour la route. Et Péguy voyait l'espérance comme une « petite fille de rien du tout [...], qui s'avance entre ses grandes sœurs ». J'aime aussi à la présenter comme *la foi mise à l'épreuve du temps*, la foi qui dure, qui tient bon envers et contre tout.

Et voici que notre pape François, venu du Nouveau-Monde comme Martin de Porrès, veut nous faire vivre un synode, dont l'objet serait justement de mieux cerner ce qu'est le « vivre-ensemble » des chrétiens, ce qu'il devrait être afin que le monde puisse croire en Jésus. Pour François, l'évangile est d'abord et avant tout une *joie*, une source de joie profonde, la joie de Dieu que nul ne peut nous enlever (cf. Jn 16,22). Il nous demande de prendre au sérieux notre condition de disciples du Seigneur, en devenant, chacun selon son charisme, des *disciples missionnaires*. Avec ses nombreux documents, de *La joie de l'évangile* à l'invitation lancée à la Curie romaine de *Prêcher l'évangile*, en passant par *La joie de l'amour*, *Laudato sí!* et *Fratelli tutti*, il nous invite à garder l'espérance, et à envisager l'avenir sous le regard de Dieu, dans une dynamique de foi et de joie. Dans la diversité de nos vocations et de nos charismes, nous sommes invités à une conversion plus radicale. Nous nous posons alors la question : « De quelle manière chaque baptisé est-il convoqué à être un acteur de la mission ? » (document préparatoire sur le synode).

Nous aurions bien des raisons humaines de désespérer de notre temps, de notre civilisation, de notre humanité, mais aussi, parfois, de notre Église, enlisée dans ses pesanteurs, ses peurs. Or, si nous prenons au sérieux la démarche synodale qui nous est proposée, nous ne pouvons pas faire comme si l'Église était incapable de se réformer. Bien entendu, elle ne va pas changer du tout au tout, sa doctrine ne va pas diverger de ce que les générations antérieures ont cru et professé, ce pour quoi les martyrs ont donné leur vie et la donnent encore. Mais, puisqu'elle est le Corps du Christ et le Temple de l'Esprit, nous ne devons pas désespérer de sa capacité à se laisser remettre en question, à se laisser convertir par l'Esprit, à se renouveler en profondeur. Non pas pour suivre les dernières idées à la mode – saint Paul nous exhorte à ne pas « nous modeler sur le monde présent » (Rm 12,2) –, mais par fidélité à la Parole de Dieu elle-même, la trace écrite du Verbe du Père.

Il est temps, me semble-t-il, que nous prenions pleinement conscience de la dignité que nous confère notre baptême : baptême unique, baptême commun, qui fait de chacun et chacune de nous le frère ou la sœur de tous les autres baptisés, du pape au plus petit nouveau-né. Le fr. Timothy Radcliffe, ancien Maître de l'Ordre des Prêcheurs dont la parole stimulante a frappé bien des gens en dehors des cercles habituels, disait que, vus sous l'angle du baptême, nos propres parents sont notre frère et notre sœur, à égalité de dignité, sans supériorité ni par ancienneté ni par compétence ni par mérite. Nous sommes des frères et sœurs, quel que soit

notre état de vie et notre mission au sein de l'Église. Ne réduisons pas l'Église à sa structure hiérarchique, à son clergé. Ne la réduisons pas non plus à une assemblée informelle animée par un esprit démocratique. Nous avons à lutter positivement contre le cléricisme, celui des clercs qui seraient tentés de s'y accrocher pour maintenir de supposés privilèges, mais aussi celui des laïcs parfois plus cléricaux que les ministres ordonnés ! Mais lutter positivement contre le cléricisme, cela ne consiste pas à passer son temps à critiquer les clercs, comme je l'ai hélas entendu dans une équipe de réflexion sur le synode.

Le synode auquel nous convie le pape François est une immense chance pour l'Église, et pour chacun et chacune de nous. Depuis son lancement, nous avons appris que le mot grec *SUNODOS* évoque l'idée de « faire route ensemble » : saint Luc désigne par le terme voisin *sunodia* la « caravane » au sein de laquelle Marie et Joseph font route vers Jérusalem pour la Pâque juive (Lc 2,44). Nous voici à quelques jours de Pâques. Nous sommes dans la caravane, avec Marie et Joseph, avec tous nos frères et sœurs dans la foi. C'est tout un peuple qui monte ensemble vers Jérusalem, pour adorer le Seigneur et commémorer l'événement du salut. Considérons-nous les uns les autres comme des compagnons de route, et soyons certains que le Ressuscité se joindra à nous, même à notre insu, comme ce fut le cas sur la route d'Emmaüs (Lc 24,15).

En tant que bibliste, je vous propose de regarder les quelques termes qui, dans les écrits du Nouveau Testament, dessinent la manière dont nous pouvons et devons marcher ensemble. Proche du mot *synode*, le verbe *sumporeuomai* signifie aussi « avancer, marcher ensemble ». Dans les évangiles, il sert à décrire de nombreuses personnes, foules et / ou disciples, qui *font route avec* Jésus à travers la Galilée ; et Jésus ressuscité *rejoindra* ainsi les disciples *en route* vers Emmaüs (Mc 10,1 ; Lc 7,11 ; 14,25 ; 24,15).

Le verbe *akoloutheô* est très fréquent dans le Nouveau Testament (90 fois), et on le traduit souvent par « suivre ». Mais la psychanalyste Marie Balmory, passionnée par la Bible qu'elle considère comme le grand livre qui nous humanise, rappelle que ce verbe signifie d'abord « faire chemin ensemble » : *a-* = avec, *keleuthos* = chemin (de la même racine provient le terme « acolyte », accompagnateur ou assistant). Dans les évangiles, Jésus invite souvent des personnes à « venir derrière lui » : c'est une formule sémitique qui désigne la condition de disciple, appelé à suivre son maître (l'imiter, s'inspirer de lui). Mais ne forçons pas trop le trait de la « suivance » : Jésus n'attend pas de ceux qui répondront à son appel qu'ils le suivent comme un petit chien fidèle, il veut qu'ils *fassent véritablement route avec* lui. Ils *marchent ensemble*. Bien sûr, Jésus reste « le Seigneur et le maître » (Jn 13,13-14), donc en quelque sorte le premier de cordée. C'est pour cela que les évangiles emploient parfois ensemble le verbe *akoloutheô* et l'expression « venir derrière moi / à ma suite » : ainsi Mt 10,38 combine les deux en faisant dire par Jésus : « celui qui *fait chemin avec* moi en *se mettant derrière* moi ».

Parfois, ce verbe *akoloutheô* exprime le désir d'une personne ou d'une foule de s'approcher de Jésus dans l'espoir d'obtenir une guérison. Parfois aussi, une personne que Jésus vient de guérir décide de rester avec lui (Mt [et parallèles chez Mc et Lc] 4,20.22.25 ; 8,1.10.19.22.23.34 ; 9,9.19.27 ; 12,15 ; 14,13 ; 16,24 ; 19,2.21.27.28 ; 20,29.34 ; 21,9 ; 27,55). Enfin, il existe certains emplois particuliers du verbe, pour lesquels la traduction oscille entre « suivre » et « accompagner ». Emploi symbolique : ainsi, le rocher spirituel qui *accompagnait* les Hébreux au désert était le Christ (1 Co 10,4) ; mais surtout emploi eschatologique (concernant la fin des

temps, la venue du Royaume) : « Si quelqu'un me sert, qu'il me *suive*, et là où je suis (dans l'intimité du Père), là aussi sera mon serviteur » (Jn 12,26). Les 144.000 élus de l'Apocalypse – un chiffre qui désigne une foule innombrable, tout le contraire d'un chiffre fermé et limité – « *suivent* l'Agneau partout où il va » (Ap 14,4) : cela donne une image vivante, animée, dynamique de la vie dans le Royaume, tout le contraire d'une vision statique, d'un « arrêt sur image » ! Quant à « ceux qui meurent dans le Seigneur », une béatitude les loue en affirmant que leurs œuvres les *accompagnent* (Ap 14,13) : ainsi est-il suggéré que chacun apporte sa pierre (ou ses pierres) à l'édification de la Jérusalem céleste. Pour mieux valoriser notre propre responsabilité de chrétien, clerc ou laïc, sans perdre de vue le but de notre vie sur cette terre, nous aurions intérêt à redécouvrir le sens original de *akoloutheô*, et à ne pas toujours le traduire par « suivre ». Jésus se fait notre compagnon de route : nous sommes tous sur le même pied d'égalité face à lui, ou plutôt à côté de lui !

Le terme *koïnônia* se traduit habituellement par « communion ». Mais trop souvent nous donnons au mot qui le traduit en français une connotation sentimentale : par exemple, à l'occasion d'un événement qui a touché l'opinion publique, qu'il soit politique, culturel ou sportif, on dit avec beaucoup d'émotion qu'un sentiment de communion s'empare d'une assemblée. En réalité, le latin *communio* vient de *cum-munus* et a un sens concret : partager une même charge. Le terme grec *koïnônos* désigne un *compagnon de travail*, comme pendant la pêche miraculeuse chez Luc (Lc 5,10). Saint Paul loue le fait de « *prendre part* aux besoins des saints... » (Rm 12,13 ; 15,26 ; 2 Co 8,4 ; 9,13 ; Phm 5-7). C'est très concret, cela peut impliquer la mise en commun des ressources (He 13,16). En outre, le terme grec *koïnônia* implique une part d'amitié, puisque pour Aristote mettre tout en commun est la caractéristique des vrais amis. Ainsi, lorsque saint Luc décrit la première communauté de Jérusalem – fidèle « à la *communio* (fraternelle) » (Ac 2,42) –, il s'appuie sur l'expérience de l'Exode dans la Bible, mais aussi sur l'amitié selon Aristote ; cependant, il renvoie surtout à l'expérience vécue par les premiers disciples avec Jésus, sur les routes de Galilée : une expérience qu'ont aussi partagée plusieurs femmes, à commencer par Marie-Madeleine (Lc 8,1-3).

Le terme *koïnônia* évoque encore le désir de participer au service de l'Évangile (Ph 1,5), le partage d'une même mission envers les Juifs ou les païens (Ga 2,9). Une fois de plus, la modalité spirituelle de la mission – l'union au Christ souffrant (Ph 3,10) – ne dispense pas du souci très concret de ceux qui souffrent (2 Co 1,7 ; He 10,33). Enfin, la communion vécue sur cette terre sous la forme de la charité fraternelle prépare à la communion éternelle avec le Père et le Fils, but ultime de toute vie humaine (1 Co 1,9 ; 1 Jn 1,3.6.7 ; 2 P 1,4). Dès maintenant il faut vivre en communion avec le Christ, et non avec les démons (1 Co 10,16.18. 20).

En outre, ce terme *koïnônia* évoque l'idée d'un partage du pain. Nous appelons d'ailleurs « communion » le partage du pain eucharistique. Mais il y a d'autres formes de ce partage, comme la solidarité avec les pauvres qui ont faim, et l'amitié qui nous réunit autour d'une table. Les évangiles ne cachent pas que Jésus a été traité de *glouton* et d'*ivrogne* parce qu'il aimait partager des repas avec toutes sortes de gens, y compris des non fréquentables (Mt 11,19 // Lc 7,34). Dans les évangiles et les Actes des apôtres, la tâche d'évangélisation va souvent de pair avec le partage d'un repas. Certains groupes chrétiens le font encore : les Équipes Notre-Dame, les groupes Alpha. Et si nous redécouvrons l'importance spirituelle, missionnaire, d'un repas partagé ?

On pourrait encore ajouter que les *disciples* évoqués dans les évangiles ne sont pas tous, et pas toujours, qualifiés d'apôtres. Ce dernier terme a plusieurs fois un sens restreint : il désigne alors les Douze – plus, dans ses lettres et dans les Actes des apôtres, Paul qui affirme avoir reçu de Jésus lui-même ce titre –, et donc un groupe choisi par Jésus en référence aux douze tribus de Jacob, pour évoquer un nouveau peuple de Dieu élargi au monde païen. Mais l'évangile selon Jean ignore la notion d'apôtre et de hiérarchie – le terme *apostolos* ne s'y lit qu'une fois, au sens banal d'envoyé (Jn 13,16) –, et s'intéresse surtout à la relation entre Jésus et chaque personne qui vient à lui. Bien sûr, cette relation personnelle avec son Maître doit pousser chaque disciple à aimer ses frères : « À ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jn 13,35).

TOUS ENSEMBLE, CLERCS ET LAÏCS. Vous l'aurez noté, aucun de ces verbes et termes n'autorisent la distinction entre clercs et laïcs, entre ministres ordonnés et autres membres de l'Église. Cela n'enlève rien à la validité de ces distinctions, ni à la pertinence de cette complémentarité. Mais cela nous invite à reconnaître en vérité qu'il y a, dans la vie de l'Église et dans notre être-chrétien, une dimension plus fondamentale que celle des différents états de vie, des différentes vocations, y compris les ministères ordonnés. Nous sommes tous, d'abord et avant tout, des disciples de Jésus, unis à lui par notre baptême. De ce point de vue, nous sommes tous vraiment des frères et des sœurs, en totale égalité de dignité. Cela n'est pas nouveau, puisque dans les premiers siècles l'Église était souvent appelée « Fraternité » (voir, par ex., 1 P 2,17 ; 5,9) ; mais cela n'a peut-être pas toujours émergé avec suffisamment de netteté. Sainte Thérèse d'Avila disait : « Le monde est en feu. Ce n'est pas le moment de traiter avec Dieu de choses de peu d'intérêt. » Ces mots me paraissent tout à fait adaptés au temps que nous vivons. Concentrons-nous sur l'essentiel, revenons à l'essentiel, revisitons ce qui fait la richesse de notre baptême commun. Alors, nous pourrions nous sentir prêts à envisager le partage d'une même mission, celle d'annoncer la Bonne Nouvelle du salut à notre pauvre humanité en déroute.